



Daniela Cerqui, anthropologue aux frontières du réel

Propos recueillis par Michael Balavoine, Marina Casselyn et Bertrand Kiefer

Daniela Cerqui



Maître assistante à l'Institut d'anthropologie de l'Université de Lausanne et auteur d'une thèse sur la cybernétique, Daniela Cerqui s'intéresse particulièrement à la relation entre la société et la technologie.

A l'écouter, on croirait presque qu'elle débarque tout droit d'une autre galaxie. Inlassablement, Daniela Cerqui, anthropologue à l'Université de Lausanne, répète que l'espèce humaine est sur une pente glissante : à force de modifier et de transformer les individus par la technologie, l'homme, tel que nous le connaissons aujourd'hui, ne sera bientôt plus qu'un vague souvenir. Augmenté de puces et de prothèses, il aura quitté sa vieille enveloppe charnelle pour devenir un être hybride, à mi-chemin entre la machine et le réseau. Rencontre en chair et en os avec une chercheuse aux frontières du réel.

Vous observez depuis de nombreuses années les modifications biotechnologiques qui touchent les êtres humains. En 2008, quelle nouveauté vous a particulièrement marquée ?

Sans hésiter : la mise au point récente en France d'un cœur artificiel miniature (figure 1). Ce n'est pas une nouveauté à proprement parler puisque les médecins disposent de cœurs artificiels depuis longtemps. Seulement, avant, ces cœurs étaient gros et externes à l'organisme. Ils prenaient par exemple le relais du cœur humain lors d'opérations. Cette fois-ci par contre, les chercheurs ont réussi une prouesse d'un autre ordre : le cœur artificiel est devenu implantable. La différence est de taille : on entre dans l'organisme. Scientifiquement parlant, la réussite est totale. En revanche, l'argumentaire et la promotion qui l'accompagnent me semblent plus problématiques. Dans une vidéo qui circule sur internet, le médecin qui a réalisé ce cœur artificiel au design particulièrement aguicheur disserte sur la portée de sa découverte. Tout le monde sera d'accord avec le premier point qu'il développe. Il n'y a pas suffisamment de donneurs d'organes aujourd'hui pour répondre à des besoins médicaux croissants. Le cœur artificiel est là pour

remédier à cette pénurie. Puis, presque imperceptiblement, son discours s'oriente vers quelque chose de plus inquiétant. Ce n'est plus seulement les personnes en attente de transplantations qui sont visées, mais toutes celles qui pourraient potentiellement bénéficier d'un cœur artificiel, pour remédier à un problème cardiaque d'importance secondaire, voire pour améliorer leurs performances. Une solution thérapeutique entre dans le champ de la médecine préventive ou améliorative. Ce glissement tend implicitement à médicaliser une frange de la population, à créer un besoin par le truchement d'un organe artificiel.

En quoi cet élargissement du champ thérapeutique pose-t-il problème ?

A priori, cela ne pose pas de problème particulier. Il faut distinguer deux niveaux d'analyse. Le premier est descriptif : il s'agit de constater l'élargissement du champ thérapeutique sans porter de jugement de valeur. Le second, lui, est à la fois sociologique et anthropologique. Il faut se demander ce qu'implique une nouvelle découverte en poussant la logique jusqu'à son terme. Dans le cas du cœur artificiel, en partant du principe que l'on souhaite traiter de manière préventive tous les cas à risque, imaginez une seconde le nombre de prothèses cardiaques qu'il faudrait implanter ! D'un coup, des problèmes gigantesques surviendraient. Ils bouleverseraient le modèle de société dans lequel nous vivons. Nous «fabriquerions» des humains destinés à vivre de plus en plus longtemps et en meilleure santé mais sans bâtir le système qui devrait accompagner ces nouvelles possibilités de vie. En d'autres termes, même si cela peu paraître trivial, ces cœurs artificiels auraient un coût financier qui ne serait pas supportable pour l'ensemble de la collectivité. Avant toute considération éthique ou philosophique, le premier point qui me pose problème est donc sociétal. Seuls les plus riches pourront accéder à ces nouvelles technologies.

Une plus large utilisation des prothèses pose aussi des questions anthropologiques ?

C'est le deuxième point qui me pose également problème. Prise individuellement, chaque avancée biotechnologique a une portée thérapeutique précise. Dans son projet d'origine, le cœur artificiel implantable répond par exemple à une défaillance cardiaque mortelle. Par contre, lorsque l'on considère ces prouesses scientifiques dans leur globalité, le tableau devient différent. Après le cœur, les reins puis les genoux et ainsi de suite. Se pose alors



la question de la définition de l'espèce elle-même : à quel moment, à force d'échanger, de transformer, de modifier nos organes, cessera-t-on d'être humain au sens où nous l'entendons aujourd'hui pour passer à autre chose ? Et surtout, à quoi ressemblera cet « autre que l'humain » vers lequel on se dirige peut-être ?

Où situez-vous la limite entre ce qui nous rend humain aujourd'hui et qui pourrait, demain, nous conduire à une définition différente de notre espèce ?

Toute l'ambiguïté est là : il n'existe pas de limite à proprement parler. Dans une société comme la nôtre, où règne le culte de la performance et du « plus on en fait, mieux cela est », les limites sont sans cesse repoussées et redéfinies. Finalement, c'est ce qui est troublant dans cette affaire : personne n'est capable d'établir une distinction claire et précise d'un point à ne pas franchir, sous peine de ne pouvoir revenir en arrière. Si, au contraire, la société pouvait clairement affirmer qu'en touchant ou modifiant un organe, les chercheurs s'attaquaient à l'essence même de l'être humain, la situation serait plus aisée. A chaque nouvelle découverte, nous serions à même de savoir si une règle fondamentale a été transgressée ou non. Le problème est que l'humain s'appréhende dans la globalité. Dans les laboratoires, chaque chercheur expérimente son petit morceau de corps, est spécialiste dans son domaine particulier. Peu de gens se demandent ce qui se passerait pour l'humain au sens large si on additionnait les avancées thérapeutiques de chacune des spécialités.

Ne pensez-vous pas que transformer ou modifier l'humain à l'aide de prothèses peut également être perçu comme une amélioration et non un danger pour l'espèce ?

Evidemment, le but de toute avancée biotechnologique touchant à l'être humain est l'amélioration. Mais il s'agit de s'entendre sur ce que veut dire « améliorer ». Fabriquer une simple prothèse demande, au préalable, de comprendre et de maîtriser ce que fait l'organisme pour le reproduire. Mais reproduire une copie conforme n'est pas suffisant : l'esprit humain veut sans cesse faire mieux, même si le but est à l'origine simplement thérapeutique.



Figure 1. Cœur artificiel miniature

D'un poids de 900 grammes, le prototype du Pr Carpentier est l'aboutissement de quinze années de recherche. Issu de la collaboration entre médecine et aéronautique (EADS), le cœur sera testé chez l'homme d'ici deux ans et demi.

Donc, la copie d'un organe se fait toujours en essayant d'« augmenter » les capacités de la physiologie à l'aide de la technologie. Ce qui est en soi une bonne chose.

Mais où se trouve le danger ?

On le voit apparaître dans certaines idéologies. Il existe un rapport américain sur les « Converging technologies » qui décrit à merveille le glissement actuel vers l'amélioration choisie pour elle-même. Dans ce projet, il y a une volonté affichée d'altruisme : l'amélioration par la technique vise le bien-être collectif. La logique est simple. En augmentant l'individu, sa productivité sera renforcée. Du même coup, la nation en profitera et, par effet boomerang, l'humanité tout entière. Le problème, c'est qu'en tant que personne, nous nous imaginons assez peu comme une petite roue dans le grand système de la productivité. Nous souhaitons vivre plus longtemps et en meilleure santé pour faire autre chose que travailler et être productif. Sauf que nous ne sommes pas en train de préparer une société qui correspond à ce genre d'idéal. En l'occurrence, il s'agit plutôt de fabriquer des humains capables d'être plus performants plus longtemps afin de régler les problèmes sociaux qui s'annoncent comme, par exemple, celui du vieillissement massif de la population et de la pénurie de personnes actives.

Sommes-nous proches d'atteindre cette limite qui ferait basculer notre espèce vers quelque chose d'« augmenté » ou de plus évolué ?

Il me paraît difficile de dater un tel événement. Par contre, des signes très concrets montrent que nous y sommes préparés idéologiquement. L'histoire d'Oscar Pistorius (sprinter sud-africain amputé des deux jambes qui court avec des prothèses en carbone, ndr) l'illustre à merveille. A la mi-janvier 2008, une première décision du CIO annonçait que ce sprinter ne pourrait pas participer aux différentes courses parce que ses prothèses lui conféraient une supériorité sur ses concurrents. Les arguments utilisés par le CIO rappellent l'idéal olympique et le discours antidopage : l'athlète doit se dépasser, mais dans les limites de ce que la nature lui a donné. Le message est donc clair : non à l'amélioration artificielle. En revanche, au même moment et en marge des discours officiels, une publicité Puma, censée se dérouler en 2178, faisait la promotion d'une nouvelle chaussure. On y voyait un match de football virtuel avec des joueurs aux jambes extrêmement longues et musclées qui rappelaient étrangement celles de Pistorius. Le slogan était limpide : « En 2178, l'humain aura des jambes améliorées. Jusque-là, contentez-vous des chaussures Puma. » La concomitance de ce spot publicitaire avec l'affaire Pistorius était peut-être fortuite. Toujours est-il que ses concepteurs en ont certainement testé l'efficacité, ce qui montre que ces idées ne choquent plus grand monde et même plaisent. Pour moi, il s'agit d'un signe montrant à quel point les représentations de corps améliorés sont omniprésentes et acceptées dans nos sociétés. En un mot : nous sommes prêts.



Si ce passage vers une autre humanité devait survenir, on peut imaginer que certaines personnes, voire certains pays, n'aient pas accès aux nouvelles technologies. Ce fossé ne risque-t-il pas d'être la source d'une immense violence ?

Je suis très pessimiste sur ce sujet. Si ce genre de fossé était l'occasion de repenser le monde, nous serions, aujourd'hui déjà, confrontés à une action sociale d'urgence. Année après année, un clivage croissant se crée entre les plus favorisés et les plus démunis. Nous bâtissons un système de santé à deux vitesses depuis longtemps. Les gens résilient leurs assurances complémentaires parce qu'ils n'ont plus les moyens de payer. A-t-on pour autant voté pour la Caisse unique ? Non. Par méconnaissance de l'importance du sujet ? Peut-être. Pour qu'une crise portant sur un changement de l'espèce humaine suscite une réelle réaction, il faudrait aller très loin et très vite. Or, c'est petit pas après petit pas que nous avançons vers une autre forme d'espèce, sans avoir même conscience d'agir à l'encontre de l'humanité telle que nous la connaissons aujourd'hui. Il me semble que, si une rupture sociale devait survenir, il serait déjà trop tard. Une partie des individus auraient déjà franchi la barrière qui les sépare des hommes actuels. Que faire face à des êtres augmentés et plus évolués que nous ? Rien. Les victimes, c'est-à-dire les personnes qui n'auraient pas eu accès aux nouvelles technologies de l'humain, ne pourraient plus inverser le processus. Et encore, il faudrait que les victimes en question le souhaitent vraiment. A voir la réaction de la plupart des gens face à la fracture numérique, on peut légitimement en douter. Aujourd'hui, il y a ceux qui ont accès à internet et ceux qui n'y ont pas accès. Les seconds sont encore plus convaincus que les premiers qu'il faut absolument pouvoir se connecter à la toile pour vivre convenablement. Je pense qu'il en sera de même avec les humains «augmentés» et leurs victimes. Ces dernières seront convaincues qu'il faut tout entreprendre pour faire partie, à leur tour, de cette nouvelle humanité. Il ne leur restera plus qu'à adhérer au discours posthumain qui postule que, tôt ou tard, ces nouvelles biotechnologies seront accessibles à tous et qu'elles effaceront du même coup toute forme de clivages.

A quoi pourrait ressembler ce monde «posthumain» ?

Je pense qu'il sera fortement uniformisé. Plus le champ thérapeutique s'élargit, plus la tolérance vis-à-vis des écarts à la norme se restreint. La variabilité et les exceptions deviennent de moins en moins acceptables. Le cas de la trisomie est, à ce propos, assez éloquent. A l'heure du diagnostic prénatal, la possibilité de laisser venir au monde un enfant trisomique est de moins en moins acceptée aux yeux de la société. Comme techniquement nous sommes capables d'éviter de tels accidents, l'enfant trisomique est devenu un constat d'échec à lui tout seul. Lorsqu'un cas se produit, la faute en revient à des parents soit «courageux» soit «coupables», selon l'interprétation que les personnes veulent en donner. Il est toujours difficile de s'écarter des normes établies par

une société. Mais, à l'heure de la combinaison des gènes, il deviendra encore plus dur de quitter le «droit chemin». Parce que lorsque l'on peut faire mieux que du normal, il n'est plus acceptable qu'il y ait encore du «moins bon» que ce que la société considère comme la norme. Je ne partage pas cette vision de l'évolution.

Cette marche vers l'amélioration est donc inéluctable ?

D'après le mouvement transhumaniste, qui rassemble tout de même des personnes hautement qualifiées, nous ne pouvons pas y échapper. Kevin Warwick, le célèbre professeur de cybernétique de l'Université de Reading, en est la figure de proue. Il a une image assez tranchée du monde vers lequel nous nous dirigeons. Il dit qu'aujourd'hui, nous avons des vaches dans les prés parce que cela nous arrange. Elles produisent du lait. De la même manière, demain, il y aura des gens «implantés» (ayant leur corps hybridé avec des implants) et d'autres qui ne le seront pas, soit par choix, soit par manque de moyens. Les personnes non implantées seront, selon lui, traitées comme nos vaches actuelles. Sur ce point, je ne le suis pas. Je refuse l'alternative d'être implantée ou d'être traitée comme une vache. Il existe une troisième voie. Seulement, il faut agir maintenant.

Quel est votre rôle en tant qu'anthropologue ? Est-il d'amener la société à débattre de cette possible troisième voie ?

Il me semble que oui. Il y a, fondamentalement, un problème de prise de conscience de la société sur la direction que nous sommes en train de prendre quant à notre futur. Or, il faut y réfléchir maintenant. Car, si dans leurs réalisations concrètes, les rêves transhumanistes sont encore largement des fantasmes, l'idéologie qui les sous-tend est, elle, déjà bien présente. Entre un système de santé comme le nôtre dont le but est de repousser par tous les moyens la mort et un discours transhumaniste qui rêve d'immortalité et de cryogénéisation, la différence n'est pas dans la nature de la pensée, mais dans son degré. En d'autres termes, le concept est déjà bien présent. Chaque découverte technoscientifique prise indépendamment annonce ces changements. Il ne faut donc pas se limiter à l'usage thérapeutique premier qui est toujours mis en avant, mais bien penser à ce que tout cela peut impliquer pour la société. Car, plus tard, il sera toujours plus difficile de fixer une limite et de revenir en arrière. Mon rôle d'anthropologue est là : envisager les implications à long terme des avancées biotechnologiques afin que la société débattre de son futur en toute connaissance de cause. ■

Adresse

Dr Daniela Cerqui
Maître assistante en anthropologie
Institut d'anthropologie et de sociologie
Anthropole, Université de Lausanne
1015 Lausanne